La construction en brique dans la région lémanique avant l'époque moderne

Autor(en): **Schätti, Nicolas**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Ziegelei-Museum**

Band (Jahr): **19 (2002)**

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-844007

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

La construction en brique dans la région lémanique avant l'époque moderne

Nicolas Schätti

L'étude de la construction régionale en brique au Moyen Âge, en particulier au XVe siècle, est aujourd'hui mieux connue. La contribution majeure à ce renouvellement historiographique est redevable au professeur Marcel Grandjean, à qui l'on doit en particulier deux études monographiques sur les châteaux d'Estavayer-le-Lac et de Vufflens ainsi que plusieurs articles de synthèse portant sur la main d'œuvre active dans la région. Grandjean a reconstitué les étapes du passage, dans le premier tiers du XVe siècle, d'un usage restreint de la brique à une véritable architecture, aux formes caractéristiques, qui a essaimé dans la région genevoise et dans tout l'ancien Pays de Vaud savoyard (cantons de Vaud et, pour partie, de Fribourg actuels). À ces recherches fondamentales, il faut ajouter diverses études de monuments existants, qui viennent utilement compléter le tableau.[1]

Les premières manifestations de la brique au Moyen Âge

L'archéologie comme les textes témoignent de l'existence, dès l'époque romane, d'une production locale de briques. La diffusion de la tuile, dont l'usage est rendu obligatoire dans les villes à partir des XIVe et XVe siècles, favorisa la fondation et le maintien des tuileries, qui pouvaient aussi, occasionnellement, fournir des briques. Ce sont surtout les qualités fonctionnelles du matériau qui furent mises à profit, sa légèreté pour l'édification ou la réparation de voûtes, sa résistance au feu et à l'eau, pour la construction de fours, de cheminées et de latrines ou encore sa malléabilité pour la production en grande série de pavements décoratifs. Il ne s'agit pas encore

Fig. 1
Château de Vufflens, édifié pour Henri de Colombier vers 1415–1430 par Antoine Carbon, de Vigevano, dans le diocèse de Pavie (Lombardie).

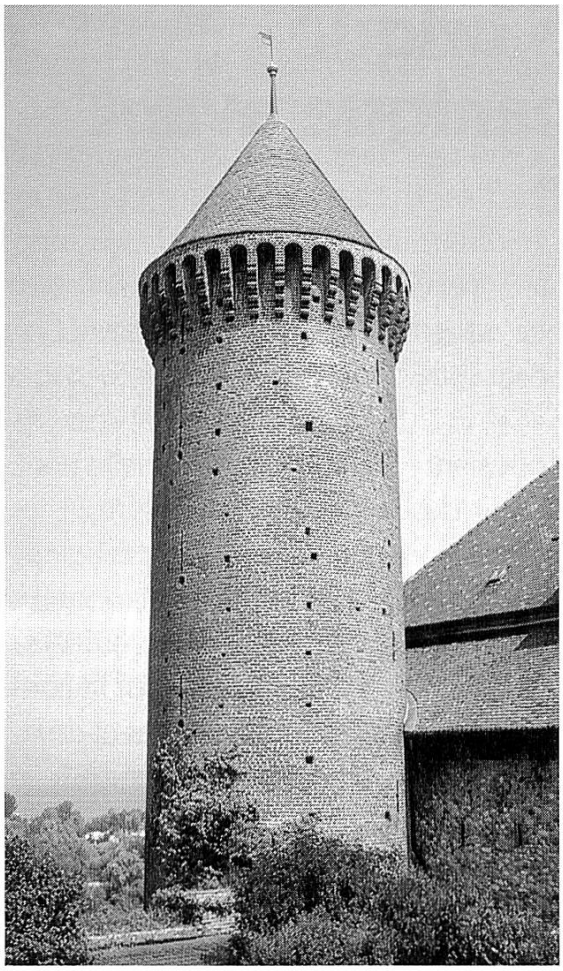


Fig. 2
Tour cylindrique du château de Cheneau à Estavayer-le-Lac, bâtie pour Humbert de Savoie entre 1436 et 1443, par une équipe de maçon conduite par Dominique Trabucherius, de Chieri.

véritablement d'architecture en brique. Citons néanmoins un cas isolé, la flèche de l'église de Saint-Pierre-de-Clages (Valais) où la brique utilitaire trouve une expression architecturale précoce au milieu du XIIe siècle. La brique constituait souvent un matériau d'appoint qui remplaçait ou concurrençait le tuf. À Saint-Pierre-de-Clages, le dernier niveau de la flèche est en tuf, à l'instar de la quasi-totalité des flèches d'églises médiévales de la région.[2]

A l'inverse, en pleine période d'essor architectural de la brique, dans le second quart du XVe siècle, les voûtes de la nef et du chœur du temple de Saint-Gervais à Genève furent bâties en tuf, alors que les murs et les berceaux de plusieurs chapelles étaient, elles, édifiés en brique.

Les centres de production locaux

La production du matériau lui-même bénéficie d'une longue tradition dans la région. On peut supposer que les établissements produisant de la tuile étaient à même de fournir également de la brique. Les tuileries (tegularia) et briqueterie (caronneria) ne sont guère attestées avant 1300, mais l'histoire des carreaux de pavement médiévaux suggèrent l'existence de centres de production locaux très anciens, peut-être favorisés par les établissements monastiques et aptes à fournir des briques de construction. Au XIVe siècle, quelques tuileries sont attestées, en particulier à proximité ou dans les environs immédiats des bourgs et centres urbains. Dès 1300–1301, un établissement est mentionné à la Tour-de-Peilz (Vaud), mais des industries du même type sont citées quelques décennies plus tard à Chambéry et Annecy (Savoie), à Carouge, Lancy, Versoix, dans la région genevoise, à Coppet, Lausanne, Grandson et Moudon, en Pays de Vaud. Des villes comme Berne et Fribourg, plus au nord, et comme Chambéry et Annecy, au sud, disposaient également de tuileries, dès le troisième quart du XIVe siècle au moins. À cette époque, les matériaux finis pouvaient être exportés sur des distances assez longues, ainsi que l'atteste un acheminement de tuiles, en 1377, de Soleure à Yverdon.[3] Autour du Léman, la navigation fluviale permettait une large diffusion des matériaux, comme le montre la livraison en 1389 de 1500 briques («carrons de tuiles») de la tuilerie près du Vengeron (Genève) pour édifier un four à Ripaille près de Thonon (Haute-Savoie).[4]

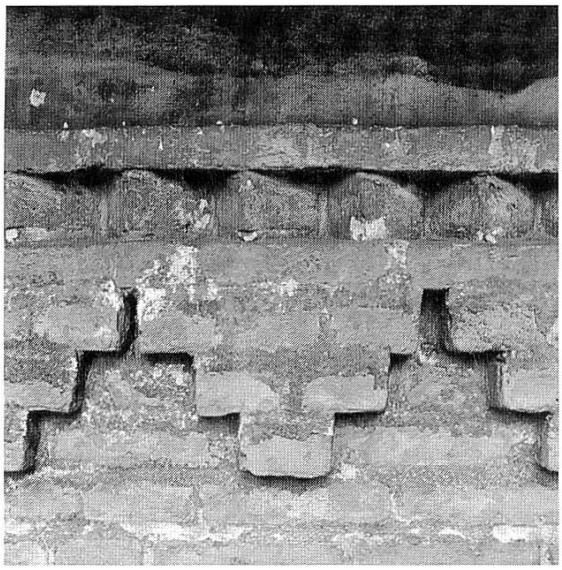
C'est surtout la nécessité de disposer des tuiles en quantité suffisante qui a favorisé l'implantation durable de nouveaux établissements. En 1436, la ville de Romont décida de fonder une tuilerie exigée par les travaux de reconstruction de la ville sinistrée par un incendie. La taille du bois de Bossens fut concédée pour alimenter les fours. La fondation de la tuilerie avait pour but explicite de garantir une plus large utilisation de la tuile, en réduisant les coûts de transports – jusque-là les habitants se fournissaient à Fribourg – et en facilitant la mise à disposition des matériaux.[5] Les mêmes raisons ont vraisemblablement poussé l'évêque de Genève, François de Metz, de concéder des terrains à Saint-Gervais sur lesquels fut édifiée vers 1431 une tuilerie-carronnerie. Quelques mois plus tôt, en effet, un incendie avait ravagé plusieurs quartiers de la ville épiscopale.

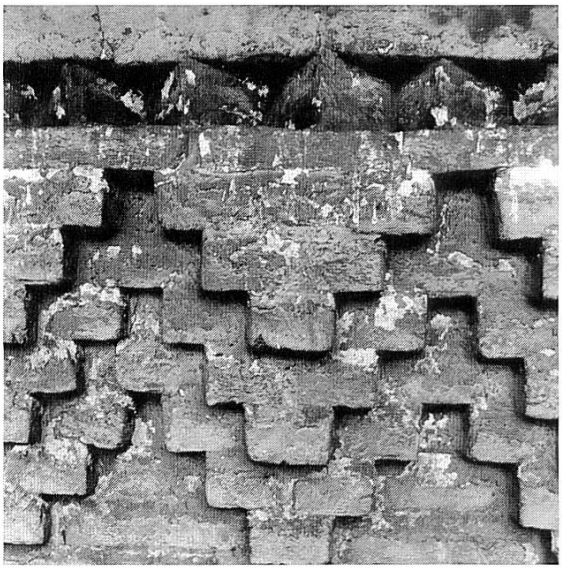
L'architecture de brique médiévale

Mais la fondation d'une tuilerie ne supposait pas nécessairement un changement dans les habitudes constructives. Une architecture de brique, comme on en trouve aux XIIIe et XIVe siècles à Grenoble, ne s'est développée dans aucune des localités régionales dotées de tuileries et de briqueteries avant le XVe siècle. À Romont, par exemple, l'existence d'une tuilerie n'incita pas pour autant les maîtres d'œuvres à adopter ce matériau, dont on ne trouve guère de traces dans l'église pourtant en chantier au moment de sa fondation. En revanche, à Saint-Gervais, l'implantation de la tuilerie-carronnerie à proximité de la paroissiale semble expliquer l'utilisation partielle de ce matériau. Dès le début des années 1430, la brique fut mise en œuvre pour l'édification de certaines voûtes et, surtout, du chœur et des murs gouttereaux de la nef. Même un caveau funéraire fut

Fig. 3
Face méridionale du temple de Saint-Gervais à Genève, édifiée dans les années 1430.

Fig. 4 a et b
Détail des corniches en brique du temple de Saint-Gervais à Genève.





aménagé en brique. Le cas de Saint-Gervais, tout à fait exceptionnel dans l'architecture religieuse régionale, mérite d'être signalé même si la construction traditionnelle en pierre y est encore très présente, notamment en ce qui concerne l'élévation de la façade et du clocher. Le fait décisif est la présence de maçons d'origine lombarde et piémontaise, notamment, dans le cas de Saint-Gervais, de Pierre Mascrot qui prendra par la suite en charge la direction de la tuilerie de Saint-Gervais. L'arrivée dans nos régions de ces artisans favorisa l'emploi de la brique à une échelle inconnue auparavant, que ce soit pour des usages traditionnels ou nouveaux (fortifications, murs en élévations ...).

Cette main d'œuvre qualifiée est active dès les premières décennies du XVe siècle à la tête de plusieurs tuileries-caronneries comme sur les grands chantiers régionaux de construction militaire. Dans ce domaine, la brique présentait l'avantage de bien résister à l'éclatement provoqué par les boulets d'une artillerie toujours plus performante. Ces artisans semblent avoir été appelés par les seigneurs gravitant autour de la cour de Savoie. De bons indices laissent penser que le lieutenant du comte de Savoie et capitaine du Piémont, Henri de Colombier, fit construire entre 1415 et 1430 par Antoine Carbon, de Vigevano, dans le diocèse de Pavie (Lombardie), son château de Vufflens près de Morges. Entre 1436 et 1443, une équipe de maçon conduite par Dominique Trabucherius, de Chieri, fortifia le château de Cheneau à Estavayer pour le compte du baron de Vaud, Humbert le Bâtard de Savoie avec deux imposantes tours cylindriques en brique et un châtelet. Ces édifices constituent les chefs d'œuvre de la première architecture de brique régionale. Ils se caractérisent notamment par une conception très avancée de leur système de défense et par l'emprunt de nombreuses références à l'architecture contemporaine du Piémont et de la Lombardie. La brique, souvent mêlée à la pierre, reste cependant simple, sans ornementation moulée ni décors, à l'exception des corniches ornées de frises en dents d'engrenage et dents de scie.

Epilogue

Cette nouvelle architecture castrale ne resta pas sans influence régionale. Jusqu'à la fin du XVe siècle et au début du XVIe, la brique est largement utilisée dans les fortifications urbaines. À Genève, elle est notamment employée pour la surélévation de l'hôtel de ville, qui forme l'une des tours de défenses de la ville (tour Baudet) comme pour celle du Palais de l'Evêché (détruit). Le matériau est également mise en œuvre pour la construction en brique de maisons urbaines (maison dite de l'évêque de Nice à Rive, par ex.) et, comme on l'a vu, d'une église. Cette floraison de construction n'eut pas de suite après la Réforme.

Sous l'Ancien Régime, l'assimilation des grands styles français dans la conception des maisons privées n'a ainsi pas favorisé un même développement. Les exemples d'architecture «brique et pierre», si courante en France restèrent ici extrêmement rares. À Genève, on notera guère que la façade d'un immeuble du Grand-Mézel, donnant sur la Tertasse et datable du début du XVIIIe siècle.[6] La quasi-totalité des édifices, qu'ils soient modestes ou prestigieux, restaient alors principalement bâties en «molasse».

Dans cette ville, un renouveau de la brique n'intervint que dans la seconde moitié du XIXe siècle. L'architecte carougeois Jean-Daniel Blavignac, fils et petit-fils de potier, eut un rôle de pionnier. Il fut l'un des premiers érudits à s'être véritablement intéressé à l'histoire architecturale régionale de la brique. Comme constructeur, il utilisa ce matériau de manière emblématique, guidé par ses propres travaux. On le retrouve notamment dans sa maison de la Tour (1858), où la mise en œuvre fait clairement référence à des bâtiments régionaux de la fin du Moyen Âge.[7] Peu après – mais sans filia-

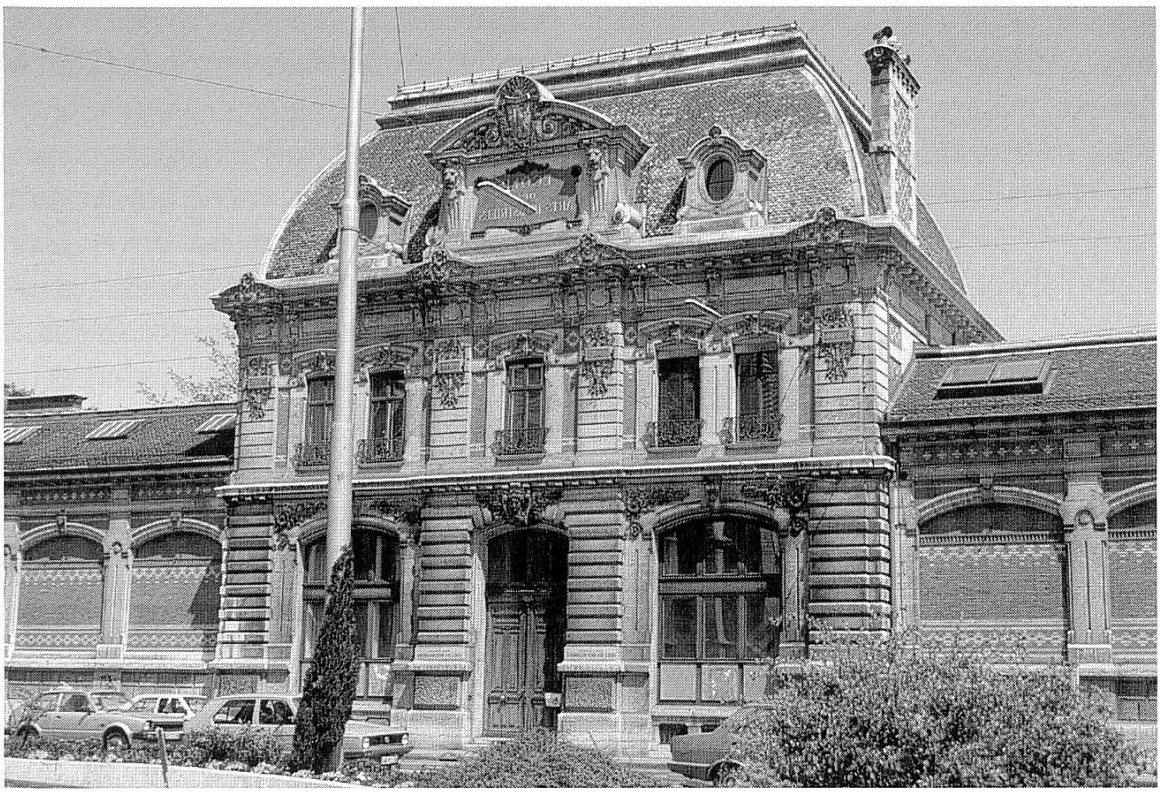


Fig. 5
Vue de l'Ecole des Arts Décoratifs de Genève, réalisée en 1877–1878 sur les plans d'Henri Bourrit.

Fig. 6 Maison de la Tour à Genève conçue par Jean-Daniel Blavignac dans un style médiévalisant et dans un esprit régionaliste, avec la surélévation en brique de la tour et les corniches en brique des façades latérales.

tion avec Blavignac, trop marginal pour faire école – les architectes responsables de l'édification des quartiers urbains de la Genève moderne (périmètre des anciennes fortifications, Rade) et des grandes maisons bourgeoises de la campagne environnante, firent également un usage généreux de la brique. Leur inspiration était à nouveau française et les références puisées dans l'architecture de la Renaissance et de l'époque classique telle qu'elle était enseignée dans les écoles des Beaux-Arts.

Dans l'histoire locale de la construction de la brique, le début de l'époque contemporaine marqua, là comme ailleurs, une rupture. Le lien, nécessaire jusque là, entre manufacture et chantier de construction se relache. Désormais le matériau pouvait être importé en quantité suffisante, grâce au chemin de fer, depuis les grands centres de production, souvent situés hors des frontières et à l'écart des voies de communication fluviales et lacustres. Citons un cas exemplaire, l'Ecole des Arts Décoratifs de Genève, réalisée en 1877–1878 sur les plans d'Henri Bourrit.[8] L'édifice déploie des ailes en briques polychromes qui évoquent des constructions promues la même année à l'Exposition universelle de Paris. Le matériau avait été importé de l'importante tuilerie française de Montchanin en Seine-et-Loire. Si, au début du XXe siècle, trois gisements de glaise étaient encore exploités à Genève – Carouge, Colovrex et Versoix (avec importation partielle de la matière première depuis Yvoire en Haute-Savoie) – il ne subsiste plus, aujourd'hui, qu'un seul établissement en activité dans le canton (Tuileries et Briqueteries SA de Bardonnex, avec exploitation de l'argile depuis 1936, puis construction d'une usine en 1943).[9]

Appréciation

Dans la longue durée, l'apparition d'une architecture de brique au XVe siècle sur le territoire de l'actuelle Suisse romande resta donc un phénomène isolé jusqu'à l'époque moderne et ne dura guère que quelques décennies à peine. Néanmoins, plusieurs monuments édifiés à cette époque (Vufflens, Estavayer) peuvent être considéré comme des chefs-d'œuvre de l'architecture «suisse», même si leur conception et leur réalisation furent largement redevables à une main-d'œuvre originaire de l'Italie du Nord.

Zusammenfassung

Der Backsteinbau hat sich in Genf und in der Westschweiz nie dauerhaft gegen den bis heute dominierenden Steinbau durchsetzen können. Eine der frühen und seltenen Ausnahmen ist der Kirchturm von Saint-Pierre-de-Clages VS aus dem 12. Jahrhundert. Auch das starke Auftreten einer Backsteinarchitektur in der Westschweiz im 15. Jahrhundert und am Anfang des 16. Jahrhunderts ist bis heute ein Einzelphänomen geblieben und dauerte nur wenige Jahrzehnte. Vor allem für Festungen, seltener für private oder religiöse Bauten, verwendeten die lombardischen und piemontesischen Baumeister Backsteine in grossen Mengen. Einige damals entstandene Bauten zählen heute zu den Hauptwerken der schweizerischen Baukunst (Vufflens, Estavayer).

Biographie

Nicolas Schätti, né en 1961, formé à l'Université de Genève, s'est spécialisé dans l'étude de l'architecture et des arts religieux de la fin du Moyen Âge en Savoie du Nord et en Suisse romande. Il a notamment été associé, en tant que chercheur, aux chantiers de restauration du temple de Saint-Gervais à Genève, de l'église de Romainmôtier (Vaud), de la basilique de Valère à Sion et du tombeau des comtes à la collégiale de Neuchâtel. Il travaille comme adjoint à la direction du patrimoine et des sites du canton de Genève.

Notes

[1] Nous limitons nos notes aux références qui ne peuvent pas être retrouvées facilement dans la bibliographie citée à la fin de cet article.

[2] Patrick Elsig, L'église romane de Saint-Pierre-de-Clages (VS), in: Guides de Monuments Suisses, série 69, n° 684/685, Berne 2000, p. 16–18. Citons aussi la flèche en brique de la tour de la cathédrale Notre-Dame du Glarier à Sion élevée après un incendie intervenu en 1403, peut-être à la fin du XVe siècle, voir François-Olivier Dubuis, Le clocher roman de la cathédrale de Sion et ses transformations au XVe siècle, in: Annales Valaisannes, 53e année, 1978, p. 75–118.

[3] Michèle Grote, La circulation des tuiliers et de leurs produits: le cas d'Estavayer avant 1536, in: Ziegelei-Museum, 16. Bericht der Stiftung Ziegelei-Museum 1999, Cham 1999, p. 25, note 3.

[4] Archives d'Etat de Turin, Corte, Regolari di là dai Monti, mazzo 2, titolo 3, f° 110 et 202v°, da inventariare (aimable communication de Philippe Broillet).

[5] Archives communales de Romont, tiroir XI, n° 1, novembre 1436 ; Jacques Bujard, Marcel Grandjean, Nicolas Schätti et al., La collégiale de Romont, Fribourg, Patrimoine fribourgeois, n° spécial 6, 1996.

[6] Sur cet hôtel particulier, voir l'article d'Anastazja Winiger-Labuda, en préparation.

[7] Jean-Daniel Blavignac (1817–1876), édité par Leïla El-Wakil, catalogue de l'exposition de Carouge (Musée), Carouge 1990.

[8] David Ripoll, L'Ecole des Arts Décoratifs, in: Les monuments d'art et d'histoire du canton de Genève, t. 2, Genève, Saint-Gervais: du bourg au quartier, dirigé par Anastazja Winiger-Labuda, Berne 2001, p. 262–266 (Les monuments d'art et d'histoire de la Suisse, t. 97).

[9] «Die Tonlager im Kanton Genf», in : Schweizerische Tonlager, 1906, p. 194–196.

Indications bibliographiques

Marcel Grandjean, L'architecture de brique «genevoise» au XVe siècle, in: Nos monuments d'art et d'histoire, 36, 1985/3, p. 326–336.

Marcel Grandjean, Un jalon essentiel de l'architecture de brique piémontaise: L'oeuvre d'Humbert le Bâtard au château de Cheneau à Estavayer (1433–1443), in: La Maison de Savoie et le Pays de Vaud, études publiées par Agostino Paravicini, Bibliothèque historique vaudoise, nº 97, Lausanne 1989, p. 163–180.

Philippe Broillet et Nicolas Schätti, L'église paroissiale de Saint-Gervais de Genève et sa reconstruction en pierre et en brique au XVe siècle, in: Des pierres et des hommes. Matériaux pour une histoire de l'art monumental régional. Hommage à Marcel Grandjean, Bibliothèque historique vaudoise, nº 109, Lausanne 1995, p. 81–106.

Marcel Grandjean, Le château de Vufflens (vers 1415 – vers 1430). Notes sur sa construction, son esthétique et sa valeur défensive, in: Revue suisse d'art et d'archéologie 52, 1995/2, p. 89–136.

Marcel Grandjean, Maçons et architectes «lombards» et piémontais en Suisse romande du XIVe siècle à la Réforme, in: Florilegium. Scritti di storia dell'arte in onore di Carlo Bertelli, Milan 1995.

Marcel Grandjean, Le château de Vufflens. Grand monument d'art, in: Le château de Vufflens. Un grand monument d'art et d'histoire, Bibliothèque historique vaudoise, nº 101, Lausanne 1996, p. 191–293.

Marcel Grandjean, L'architecture militaire de la fin de l'époque gothique, in: Les pays romands au Moyen Âge, publié sous la direction de Agostino Paravicini Bagliani, Jean-Pierre Felber, Jean-Daniel Morerod et Véronique Pasche, Lausanne 1997, p. 508–510.

Philippe Broillet, L'apparition des tuileries-«carronneries» et l'utilisation de la brique dans l'architecture lémanique à la fin du Moyen Âge, in: Arts du feu et productions artisanales, Antibes 2000, p. 605–612.

On se réfèrera également avec profit aux études monographiques parues dans le cadre des volumes romands des Monuments d'art et d'histoire de la Suisse: château et Palais de l'Evêché à Lausanne (M. Grandjean, Vaud I), église de Meyrier (H. Schöpfer, Fribourg IV), maisons urbaines à Morges (P. Bissegger, Vaud IV), temple de Saint-Gervais (Ph. Broillet et N. Schätti, Genève II).

Crédits photographiques

Fig. 1, 2: photos auteur
Fig. 3: photo Matthias Thomann
Fig. 4: photos Monique Delley
Fig. 5, 6: photos Max Oettli

Adresse de l'auteur

Nicolas Schätti
Direction du patrimoine et des sites (DAEL)
1, David-Dufour
case 22
1211 Genève 8